

nement, à travers les deux ouvrages, laisse rêveur. D'un côté, on trouve le royaume des éléphants, placé sous le double patronyme du travail et des fêtes, et, de l'autre, la république des singes dirigée par un militaire d'opérette : certes, en Europe dans les années trente, on avait l'embaras du choix... mais l'amalgame politique est pour le moins ambigu !

Par ailleurs, les valeurs éléphantines telles que l'instruction, le sens de l'organisation, le goût pour les sports collectifs, le respect des institutions, paraissent bien adultes et raisonnables, comparées aux plaisirs populaires et au bonheur simple éprouvé par les singes.

Il faut donc en conclure que c'est Zéphir, tour à tour aérien, imaginatif, gourmand, espiègle et naïf, le véritable héros enfantin de la série ; ce qui expliquerait qu'il soit le seul à pouvoir rencontrer ces fabuleuses créatures imaginaires que sont les sirènes, les sorcières et les monstres.

Enfin le renouvellement des procédés graphiques que l'on constate dans cet album présente un autre sujet de surprise. Ici, plus de rapport fondé sur des couleurs primaires ; à la noblesse et à la gravité du rouge se substituent l'impertinence et la vivacité de l'orange, utilisé par petites touches pour réchauffer l'harmonie acide des verts et du jaune. Peu d'aplats également, sauf pour les vêtements et quelques silhouettes, mais une technique de l'aquarelle (on pense à certains endroits à Dufy) qui consiste à superposer une même couleur dans des valeurs différentes à l'aide de coups de pinceaux nerveux. Ça swingue au point que le cœur chavire ! Puis cette grande idée d'utiliser les propriétés de la peinture à l'eau pour suggérer un milieu acqueux ou humide ; par ici les piscines en papier de David Hockney ! Comme quoi les artistes authentiques, quand ils réalisent que l'emploi d'une technique différente peut et doit modifier une facture, vous ont un air de famille des plus troublants.

Par contre, dans la conversation nocturne avec le rossignol, le subtil dégradé des gris, obtenu à l'aide de griffures de plumes, évoque l'étrangeté du clair de lune capable de recouvrir l'apparence familière

des choses de la froideur et de l'immobilité des miroirs.

En ce qui concerne la composition, c'est superbe, comme toujours. Certaines images ont une dimension symbolique qui leur donne une qualité onirique rarement égalée (sauf, probablement, par Sendak). Exemple : cette page de la grotte inspirée des allégories de primitifs flamands à laquelle la réédition - malencontreusement privée de contrastes - retire une grande partie de sa force et de sa signification. Dans l'édition originale, l'opposition spectaculaire entre l'ombre et la lumière crée ce que Bachelard appelle, dans *La terre et les rêveries du repos*, la dialectique du refuge et de l'effroi propre au mythe de la caverne.

Alors ? Vive Zéphir ! Avec quand même une larme nostalgique parce que les procédés de reproduction actuels ne sont plus ce qu'ils étaient.

Claude-Anne Parmegiani

## pour ou contre



Altan : *Kamillo Kromo*. Ecole des loisirs, 1983

Aaah ! Altan ! y êtes-vous sensible ? Pervers, provocateur, vulgaire, iconoclaste, rien ne rencontre son indulgence : ni les mythes nouveaux, ni les trônes divers, ni la grandeur, ni la mesquinerie, ni le Pape, ni Hugo Pratt, ni les aveugles, ni les nègres... Le livre pour enfants non plus !

Au début, tous les caméléons étaient rouges ; ils couraient partout sur leurs petites pattes potelées et ressemblaient à des trucs. Plastique mou ou boule de gomme... Plutôt boule de gomme, puisqu'ils constituaient la nourriture favorite des dinosaures, dont ils étaient la proie facile, en raison de leur couleur. Malgré de louables efforts pour en changer, leur nombre diminue inexorablement, et ces petites choses ne sortent plus que la nuit.

Les caméléons sont bien des personnages d'Altan : moches, peureux, excessifs dans leur veulerie, fatalistes par habitude, impuis-

sants. Seules les femmes sont décidées à bousculer leur destin : ici la troublante Konchita. Elle seule, avec ses lèvres et ses cils, sort en plein jour du trou où se terrent les cinq derniers survivants, afin de jouir pleinement de sa vie, même si celle-ci ne doit plus durer qu'une minute trente. C'est ainsi qu'elle découvre qu'à force de changements de couleurs, les caméléons «font du mimétisme». Et puis Kamillo Kromo, son onzième fils, typique anti-héros, aura la bonne fortune d'opérer (tout à fait par hasard) un genre de miracle, à la grande fierté de ses parents et à la joie de la communauté. Kamillo n'a rien compris : la vie n'est pas un livre d'images...

L'univers graphique si caractéristique de l'Altan de *Ada dans la jungle* ou *Colombo* se retrouve dans *Kamillo Kromo* : personnages grotesques, grimaces, poses inadmissibles (on pense à la *Commedia dell'Arte*, ou aux «attitudes anglo-saxonnes» dans *A travers le miroir* de Carroll, cet autre iconoclaste), couleurs violentes et sans nuances, dessin d'album à colorier, qu'on jugerait simpliste n'étaient la rigueur de la composition et le génie inventif de l'auteur.

Mais surtout son attitude envers ses lecteurs et la même ici que dans ses BD pour adultes. Cet album n'est pas pour enfants avec parents 100% fibre naturelle, mais pour enfants du temps de la vidéo, des pirates et du désenchantement, de la tension, du rire jaune citron. Altan n'est pas bienveillant. Il aime à pincer son public, à lui tirer les cheveux. La plupart des livres d'images me donnent, quand je les raconte, l'impression d'être un papa de quarante ans bien comme il faut (ou plutôt une maman continuellement enceinte, voire une vieille demoiselle qui adore les enfants). Avec Altan, j'ai enfin quinze ans, et je joue avec mon petit frère.

Philippe Le Pape

*Kamillo Kromo*

Bis. Droit de réponse.

Ooh ! Altan ! J'aime ! *Ada dans la jungle* me fait craquer mais *Kamillo Kromo*, bof ! D'abord, il n'y a pas une mais deux histoires : celle du mimétisme des caméléons et celle de l'apprentissage de Kamillo. S'il y avait pensé, Altan tenait un bon filon qui aurait pu réserver... mais enfin telles qu'elles sont,

ces deux histoires qui n'en font qu'une sont assez tartes, elles ont déjà pas mal trainé dans les livres d'enfants de France et de Navarre. Jugez vous-mêmes : au début, les caméléons étaient rouges et ils se faisaient dévorer par les dinosaures. Alors, pour échapper à leurs ennemis, les caméléons se mettent à manger de la couleur et finissent par se confondre avec leur environnement. Pas vus, pas pris ! Exit les dinosaures, viennent les vilains oiseaux noirs (le symbolisme est un peu lourd...). Or les petits caméléons, quand ils naissent, continuent à être rouges, en conséquence, ils doivent aller à l'école pour apprendre à changer de couleur. Tous y parviennent — et pourtant Dieu sait si leur maître est idiot ! — sauf Kamillo à qui on doit enseigner à distinguer le bleu du jaune. A nous aussi par la même occasion, et pour faire bon poids, on nous apprend, dans la foulée, à compter.

Ça fait un joli méli-mélo. Mais qu'on se tranquillise, tout finit bien : les affreux oiseaux noirs deviennent roses (ne cherchez surtout pas la fable politique) et Kamillo, le dernier de la classe, voit sa marginalité reconnue comme la preuve de son génie.

Quant au graphisme, il est moche ; non pas moche pour faire exprès, mais moche parce que faire à Ada qui est un être humain une tête de caméléon, c'est rigolo ; mais faire à un caméléon une tête d'être humain qui ressemble à un caméléon, c'est raté. La couleur non plus n'est pas belle : elle fait penser aux variations chromatiques qu'on enseigne dans les classes de 6<sup>e</sup>-5<sup>e</sup> et qui vous dégoûtent un gosse à jamais du dessin ; il faut dire qu'Altan, son truc à lui, c'est le noir et blanc.

Enfin, la composition et la mise en page sont monotones : toujours des personnages centrés, sous le même angle, les mêmes silhouettes, les mêmes procédés de découpage. Assez !

Probablement est-ce moi qui n'ai rien compris et *Kamillo Kromo* est le livre le plus branché de l'année.

Claude-Anne Parmegiani

*Kamillo Kromo*

Suite (et fin, je pense)

Oui. 500 000 volts.

Philippe Le Pape